

LE CAMP CHARVEIN

Albert Londres
Au Bagne (1923)

Le reportage

Le Témoin gaulois

Tout accès payant au site gratuit [Le Témoin gaulois](#) relève de l'escroquerie.

Sommaire

<u>Lire ou relire le texte</u>	
<i>Le Camp Charvein</i>	4
Les mots	5
<u>Pour mieux comprendre le texte</u>	7
Approches internes	
<u>Le support journalistique</u>	
<u>Récit et description</u>	8
Les éléments narratifs	
Les éléments descriptifs	
<u>Les interventions du narrateur</u>	9
<u>Un reportage exemplaire</u>	
Approches externes : quelques pistes	10
<u>La vie d'Albert Londres</u>	
Sa vie	
Les journaux qui ont publié Albert Londres	
Principaux reportages	
<u>Les circonstances</u>	
<u>Annexes</u>	11
La version du petit Parisien du 26 août 1923	
Histoire du bagne	12
<u>Naissance</u>	
<u>La chiourme</u>	
<u>Retour à terre</u>	
Les causes	
La déportation en Guyane	
La déportation en NouvelleCalédonie	
<u>Abolition du bagne</u>	13
<u>Bibliographie</u>	
La Guyane	14
<u>Géographie</u>	
<u>Histoire</u>	
<u>Travaux proposés</u>	15
<u>Notes</u>	16
<u>Problèmes de méthode</u>	20

Lire ou relire le texte

Le Camp Charvein

Ben Gadour*¹ ayant poussé* pendant vingt-deux kilomètres, s'arrêta et dit :

– Tiens, voilà la capitale du crime*.

C'était le camp Charvein*.

Il fallait un chef à cette capitale. On en trouva un. Seul dans son carbet* de célibataire, ce chef a pour horizon la brousse* et pour genre humain les plus beaux produits de la crapule du bagne. Son règne est net, son esprit droit, sa main ferme. Il s'appelle Sorriaux.

Pas d'instruments de torture. Cela n'existe plus au bagne*. Ici, pourtant, fonctionna le dernier : un manège* où, sous le soleil, les hommes tournaient, tournaient.

C'est le camp des Incos.

L'homme de Charvein n'est plus un transporté*, mais un disciplinaire*.

Tous les indomptables du bagne ont passé par là. Ils ont les cheveux coupés en escalier et sont complètement nus. C'est le pays surprenant* des Blancs sans vêtements. Ironique paradis terrestre*, vos frères de peau viennent à vous, sur la route, comme Adam.

Ils portaient au travail, en rang, telle une compagnie, un Annamite*, un nègre*, quatre Arabes*, tout le reste, de France.

La pioche sur l'épaule, ils passaient, rien qu'en chair et en os, sous le lourd soleil.

Un surveillant, revolver à droite, carabine à gauche, suivait d'un pas pesant.

Ils allaient tout près, à cet abattis*, dans la brousse. Dès qu'ils eurent quitté la route, ils s'enfoncèrent dans des terres noyées*. Une glaise restait à leurs pieds comme d'épaisses savates.

Le silence était dans les rangs.

– Halte ! cria le surveillant.

L'arrêt fut immédiat.

Sortant de la vase, le surveillant se percha sur deux troncs couchés et prit sa carabine en mains.

Sur place, à l'endroit où le cri de « halte ! » les avait cloués, les hommes nus, à coups de pioche, attaquèrent le bois.

S'ils s'écartent de plus de dix mètres du chantier, ils savent ce qui les attend : le surveillant épaule et tire.

Ils n'en sont pas à un coup de fusil près. Le surveillant est bon chasseur d'hommes, mais... chaque semaine un Inco joue sa chance. Quand la balle est bonne, il reste sur le tas, sinon la brousse le prend.

Il ira partager la nourriture des singes rouges.

Les moustiques se gorgent sur les corps.

Les éclats de bois se collent sur les peaux en sueur.

On dirait une tribu* bâtarde de peauxrouges*.

Aujourd'hui, on leur fait grâce d'une heure de ce travail.

Quelques uns me remercient du regard.

Pour une fois qu'un pékin* passe !...

Albert Londres (*Chez les forçats qui sont nus, Le Petit Parisien** – 26 août 1923)

¹ L'astérisque renvoie aux notes des pages 5 à 6 : **Les mots**

Les mots

Ben Gadour : Ben Gadour est un Arabe.

« *En sa qualité de pousseurcheff de SaintLaurentduMaroni^{*2}, je le fréquentais toute la journée.*

Chaque matin, à six heures, Ben Gadour, appuyé sur son carrosse, m'attendait au bout de la rue de la République. »

Albert Londres (*Chez les forçats qui sont nus, Le Petit Parisien* – 26 août 1923)

Pousse : « *Ce carrosse à quatre roues minuscules roulait sur rails Decauville**.

C'est le pousse, car il ne roule que lorsqu'on le pousse. Tantôt il parcourt les dix-sept kilomètres jusqu'à SaintJean, tantôt les vingt-deux, jusqu'à Charvein. Saluons très bas ce véhicule. C'est en 1923 l'unique moyen de transport en Guyane française. »

Albert Londres (*Chez les forçats qui sont nus, Le Petit Parisien* – 26 août 1923)

Capitale du crime : « *La capitale du crime* », sous la plume d'Albert Londres, c'est aussi SaintLaurent du Maroni : cette formule emphatique, du plus pur style journalistique, est évidemment destinée à faire frémir le lecteur !

Camp Charvein : Ce camp dépendait de SaintLaurentduMaroni, et il avait été fondé, en pleine forêt, en 1896.

Selon le rapport du procureur général de Guyane cité par Michel Pierre (*Le Dernier Exil : Histoire des bagnes et des forçats* – Découverte Gallimard), le régime de ce camp était encore plus affreux en 1903 :

« *Sur ce chantier, les prescriptions du décret du 4 septembre 1891, portant règlement disciplinaire des établissements de travaux forcés*, demeuraient complètement lettre morte et l'arbitraire des agents subalternes en service tenait seul lieu de règle dans les punitions prononcées : les fers et le cachot étaient appliqués sans mesure et comme au hasard et prolongés pendant des jours et des mois, même pour les infractions les plus légères [...] Les condamnés brutalisés, martyrisés par certains surveillants étaient en outre frappés odieusement par les contremaîtres de discipline qui, investis de la confiance des surveillants et constamment porteurs de grands sabres d'abatis, de gourdins et de poignards, frappaient les condamnés, quelquefois sans autre raison que la satisfaction de leurs rancunes particulières, leur occasionnant de très graves blessures : poignets abattus, doigts abattus, pavillon de l'oreille droite aux deux tiers enlevé, etc. Enfin, de véritables assassinats ou tentatives d'assassinats ont été commis par des surveillants. »*

Carbet : Un carbet (mot d'origine tupi) est, aux Antilles et en Guyane, un abri forestier.

Selon Jules Verne* (*La Jangada**), il se compose simplement d'un toit, sans murs, ce que la très riche illustration de l'ouvrage de Michel Pierre ne semble pas confirmer (voir bibliographie).

Brousse, terres noyées : Le mot brousse n'a pas ici le sens géographique de terre couverte de broussailles (buissons rabougris), mais son sens colonial d'étendue de végétation sauvage, loin de la civilisation :

« *Lorsque, quittant la route, vous tâtez l'herbe du pied, vous trouvez le marécage. Les forêts sont des pripri, terres noyées. Quand, de temps en temps, vous apercevez une savane*, n'y courez pas, c'est une savane tremblante. »* (Albert Londres *La Route coloniale n° zéro, Le Petit Parisien* – 16 août 1923)

Bagne et forçat : Les mots bagne et forçat viennent de l'italien :

– *bagno* (bains) parce que les prisonniers étaient détenus, à Livourne, dans des cachots situés au-dessous du niveau de la mer ;

– *forzato* (forcé) désigne un condamné aux travaux forcés*.

Manège : Il s'agit sans doute d'une machine actionnée par les forçats punis, qui tournaient autour d'un arbre central. De tels manèges ont été utilisés constamment, depuis l'antiquité ; ils étaient mus par des chevaux ou des esclaves. Les moulins, puis les machines, les ont remplacés.

Incos : Un « Inco » est un incorrigible, dans l'argot* des bagnards.

La population pénitentiaire : On distingue, à Cayenne*, parmi cinq à six mille condamnés, plusieurs catégories : les transportés sont les condamnés aux travaux forcés*, peine qui entraîne le « transport » de France ou d'Afrique en Guyane ; les déportés, terme que l'on applique à ceux qui sont condamnés pour des raisons politiques ; les disciplinaires : ce sont les têtes fortes, les « Incos », soumis à un régime spécial ; les relégués : leur peine terminée, les forçats « libérés » sont assignés à résidence en Guyane, pour une durée égale (donc à vie, pour beaucoup).

² L'astérisque renvoie désormais aux notes, pages 16 à 19, classées dans l'ordre alphabétique .

Des Blancs sans vêtements : Cette mesure est évidemment destinée à humilier les bagnards, et à les rendre plus vulnérables. Aujourd'hui, elle paraît sans doute plus révoltante qu'étonnante.

La surprise d'Albert Londres s'explique mieux si on la resitue dans son époque : les convenances exigent alors, en Europe, que l'on soit fort habillé, et la nudité est une marque distinctive des « indigènes » d'Afrique, d'Amérique et d'Océanie, que les missionnaires obligent à se vêtir.

Ironique Paradis terrestre : « Ironique » parce que le Camp Charvein est un enfer.

Le récit de la *Genèse*, premier livre de la *Bible*, décrit la création du monde et de l'homme, placé dans le jardin d'Éden ou Paradis terrestre :

« L'Éternel Dieu forma l'homme de la poussière de la terre, il souffla dans ses narines un souffle de vie et l'homme devint un être vivant.

Puis l'Éternel Dieu planta un jardin en Éden, du côté de l'orient, et il y mit l'homme qu'il avait formé. [...]

L'homme et sa femme étaient tous deux nus, et ils n'en avaient point honte. »

Ayant désobéi à Dieu en goûtant du fruit de la connaissance du bien et du mal (c'est le péché originel) :

« Les yeux de l'un et l'autre s'ouvrirent, ils connurent qu'ils étaient nus, et ayant cousu des feuilles de figuier, ils s'en firent des ceintures. »

Adam et Ève sont alors chassés du Paradis terrestre et condamnés, ainsi que leur descendance, à connaître la souffrance et la mort, et à gagner leur pain à la sueur de leur front.

Annam : c'est l'ancien nom du ViêtNam, qui faisait alors partie, avec le Cambodge, le Laos et le Tonkin, de cette partie de l'Empire colonial que l'on appelait « l'Indochine française ». Il est probable qu'Albert Londres appelle « Annamite » tout Indochinois.

Blancs, nègres et peauxrouges : Homme de cœur, Albert Londres a combattu l'injustice avec générosité et courage, en dénonçant en particulier avec vigueur l'exploitation des Noirs par l'administration coloniale et les colons français.

Mais il partage certains préjugés de son temps, et ne doute pas de la supériorité de sa « race » et de la civilisation occidentale.

Ces certitudes, sans doute à peine conscientes, parce que très largement partagées à son époque, sont traduites par l'absence de majuscule à certains noms de peuples, ici :

« nègres » à comparer avec Annamites

« peauxrouges » à comparer avec Arabes, Blancs...

Arabe : Les Maghrébins représentaient, à eux seuls, 20 à 25 % de la population pénale de la Guyane française, à la fin du XIX^e siècle. C'étaient des condamnés de droit commun ou des opposants au régime colonial.

Abatis ou abattis : Il s'agit du chantier, où gisent les arbres abattus. Un sabre d'abatis est un sabre court, à large lame, avec lequel on peut se frayer un chemin dans une végétation épaisse.

Tribu : Une tribu est un groupe humain composé de familles qui se reconnaissent des ancêtres communs. Exemple : les douze tribus d'Israël. On dit aussi un clan, comme en Écosse.

Pékings : Le mot pékin (alors écrit péquin) désigne au XVIII^e siècle un bourgeois. Au siècle suivant, dans l'argot des soldats, c'est un civil. Origine incertaine : provençal *pequeno* (petit) ? ou étoffe de soie semblable au taffetas ?

Pour mieux comprendre le texte

Approches internes

Le support journalistique

Le reportage a d'abord été publié en vingt-cinq articles, parus dans *Le Petit Parisien*, du 8 août au 6 septembre 1923 ; Londres l'a revu et complété l'année suivante pour le publier en un volume chez l'éditeur Albin Michel.³

Le Petit Parisien, qui se flatte d'être « *Le plus fort tirage des journaux du monde entier* » et qui compte huit pages, lui consacre généralement deux colonnes entières (sur six) en première page ; des illustrations (photos, caricatures, et même un dessin humoristique de bagnard) accompagnent le texte.

Exceptionnellement l'article [*Chez les forçats qui sont nus*](#), où figure *Le Camp Charvein*, occupe :

– le bas de la première page du numéro daté du dimanche 26 août

Le début de l'article occupe à peu près la moitié des colonnes 5 et 6 de la une, soit 29 lignes précédées de deux titres, le premier en petites capitales hautes de deux lignes, le second en majuscules hautes de quatre lignes :

« NOTRE ENQUÊTE AU BAGNE
CHEZ LES FORÇATS QUI SONT NUS »

suivis de la photo du jour, haute d'une trentaine de lignes, avec pour légende : « *Bagnards faisant leur stère* »*.

En fait, la rédaction du journal a choisi de mettre en vedette, ce jour-là, d'autres événements.

– la plus grande partie de la première colonne de la page 2⁴

L'article se poursuit en page 2, sur la plus grande partie de la première colonne.

C'est donc là qu'apparaît, pour la première fois, en bas de colonne, *Le Camp Charvein*.

La deuxième colonne est consacrée à une

« GRÈVE PERLÉE DES GAZIERS »

La troisième et la moitié de la quatrième à un

« CAMBRIOLAGE DU BUREAU DE POSTE DE LA RUE VAUVENARGUES »

« NOS ÉCHOS » occupent les deux dernières.

Enfin le bas de la page, sur 6 colonnes et 48 lignes, est entièrement consacré au numéro 12 d'un feuilleton :

« LA BATAILLE DE L'OR
GRAND ROMAN SCIENTIFIQUE D'AVENTURES »

par L. Miral et A. Viger, auteurs bien oubliés...

– le contexte, page 1

Pour mieux situer l'article, on étudiera également son contexte, c'est-à-dire le reste du journal : *Le Petit Parisien* apparaît comme un journal qui équilibre l'information politique, les faits divers, le grand reportage et le feuilleton, faisant – déjà – la part belle au sport et à la publicité, qui en occupe à elle seule environ 25% (dont toute la dernière page).

Les événements du jour, du moins ceux que retient *Le Petit Parisien*, écrasent littéralement l'article d'Albert Londres. Ils se résument en :

– quatre titres qui couvrent le haut de la une, sur trois colonnes :

M. STANLEY BALDWIN* EST ARRIVÉ EN FRANCE	LE DRAME D'AMBOISE	LA VIE MOUVEMENTÉE
L'ÈRE DES ÉCHANGES DE NOTES	ON NE TIENT PAS ENCORE	DE JESSICA HARRINGTON*
ENTRE LES GOUVERNEMENTS ALLIÉS	LE MEURTRE DU GENDARME	PRINCESSE ABBAS ALIM
VA ÊTRE CLOSE PAR LA NOTE BELGE		
(première colonne)	(une colonne avec photo « LE BANDIT »)	(troisième colonne)

– le titre principal, en haut des colonnes 4 à 6 :

« LA PLUS GRANDE ÉPREUVE DE NATATION
AUJOURD'HUI, LA TRAVERSÉE DE PARIS À LA NAGE »

³ La version originale de cet extrait, peut remaniée, figure à l'Annexe1, page 11.

⁴ Voir, colonne *Des images* du menu, ce numéro du *Petit Parisien*

que suivent 15 portraits de concurrents, en trois bandes de cinq photos, la bande supérieure étant de plus grand format. La composition est équilibrée par un fait divers, en quatrième colonne, à la hauteur du reportage d'Albert Londres, avec pour titre :

« DRAME SUR LA VOIE PUBLIQUE À BEAUVAIS
UN AGENT DE POLICE IVRE BRUTALISAIT SA FEMME »

Pour ne rien oublier, on trouve encore, dans cette une :

– en bas des colonnes deux et trois, une photo et sa légende :

« M. CARRÉ, SOUS-DIRECTEUR DU PROTOCOLE*,
SALUE M. ET MME BALDWIN À LA GARE DE LYON »

– en bas de la première colonne, sur la hauteur que cette photo, quelques lignes de commentaire sur cette information.

– au-dessus de la photo, en troisième colonne, un entrefilet :

« LORD BIRKENHEAD* ATTAQUE EN AMÉRIQUE
LA POLITIQUE DE M. WILSON* »

– au-dessus de cet entrefilet, même colonne, un article plus long :

« PAPYRUS* MATCHERA-T-IL EN AMÉRIQUE ? »

Récit et description

Ce reportage recourt à ces deux techniques.

C'est un récit, qui ne porte pas sur de grands événements, mais se présente comme le compte rendu minutieux et fidèle d'une suite de petits faits, que la description permet de faire voir.

On distinguera donc :

Les éléments narratifs

Seul, le premier est exceptionnel :

C'est l'arrivée d'un « pékin* », le narrateur.

Les autres faits relèvent de la vie quotidienne des forçats. En fait, l'action est déjà engagée :

– « Ils partaient au travail »

La journée de travail est rapidement retracée, sans que se produise le moindre événement :

– « ils passaient, »

– « Un surveillant suivait »

– « Ils allaient tout près, à cet abattis, dans la brousse. Dès qu'ils eurent quitté la route, ils s'enfoncèrent dans des terres noyées. »

– « – Halte ! cria le surveillant.

L'arrêt fut immédiat.

Sortant de la vase, le surveillant se percha sur deux troncs couchés et prit sa carabine en mains.

Sur place, à l'endroit où le cri de halte ! les avait cloués, les hommes nus, à coups de pioche, attaquèrent le bois. »

– « Les moustiques se gorgent sur les corps.

Les éclats de bois se collent sur les peaux en sueur. »

Comme tout récit, celui-ci aboutit à une situation d'équilibre, la fin du travail :

– « Aujourd'hui, on leur fait grâce d'une heure de ce travail. Quelques uns me remercient du regard. »

Les éléments descriptifs

Quelques mots seulement plantent le décor exotique : « carbet, brousse, sous le lourd soleil, singes rouges ».

Mais l'essentiel de l'attention est porté sur les bagnards : « un Annamite, un nègre, quatre Arabes, tout le reste, de France. »

Certains traits issus tout droit de la vie militaire sont signalés : ils sont « en rang, telle une compagnie », « Ils ont les cheveux coupés en escalier », « Le silence était dans les rangs. », comme s'il s'agissait d'une corvée ordinaire, les hommes ont : « La pioche sur l'épaule ».

Pourtant, ils présentent un aspect tout à fait insolite : ils « sont complètement nus. [...]rien qu'en chair et en os », mais leurs pieds sont chaussés : « Une glaise restait à leurs pieds comme d'épaisses savates. »

Albert Londres n'insiste guère sur leur misère physiologique :

« Les moustiques se gorgent sur les corps. », « Les éclats de bois se collent sur les peaux en sueur. »

L'autre élément humain, celui des surveillants, est à peine esquissé :

Le chef d'abord, dont seul le caractère est évoqué : « célibataire, ce chef a pour horizon la brousse et pour genre humain les plus beaux produits de la crapule du bagne. Son règne est net, son esprit droit, sa main ferme. Il s'appelle Sorriaux. »

Le gardien ensuite, exécuté en un rapide croquis physique : « revolver à droite, carabine à gauche, d'un pas pesant. »

Les interventions du narrateur

Le narrateur n'est désigné que deux fois, en fin de texte, par les mots « me » et « pékin », mais ses interventions sont multiples.

Elles portent :

– sur la désignation du lieu :

« C'était le camp Charvein.[...] C'est le camp des Incos. »

– sur le portrait moral du chef du camp :

« Il fallait un chef à cette capitale. On en trouva un. Seul dans son carbet de célibataire, ce chef a pour horizon la brousse et pour genre humain les plus beaux produits de la crapule du bagne. Son règne est net, son esprit droit, sa main ferme. Il s'appelle Sorriaux. »

– sur l'histoire du camp :

« Pas d'instruments de torture. Cela n'existe plus au bagne.

Ici, pourtant, fonctionna le dernier : un manège où, sous le soleil, les hommes tournaient, tournaient. »

– sur des faits dont il n'a pas été témoin, mais qu'il rapporte :

« S'ils s'écartent de plus de dix mètres du chantier, ils savent ce qui les attend : le surveillant épaulement et tire.

Ils n'en sont pas à un coup de fusil près. Le surveillant est bon chasseur d'hommes, mais... chaque semaine un Inco joue sa chance. Quand la balle est bonne, il reste sur le tas, sinon la brousse le prend. Il ira partager la nourriture des singes rouges. »

Enfin, sur le mode ironique, pointe à plusieurs reprises l'indignation du narrateur :

« C'est le pays surprenant des Blancs sans vêtements. Ironique paradis terrestre, vos frères de peau viennent à vous, sur la route, comme Adam. »

« On dirait une tribu bâtarde de peaux-rouges. »

Un reportage exemplaire

Albert Londres s'intéresse ici non à ce qui est exceptionnel, mais à une routine qu'il s'agit de dénoncer. Ce reportage, destiné à faire voir et réfléchir, est caractéristique de sa manière.

Le reporter est très présent dans son texte, car cette présence étaye le témoignage, en atteste l'authenticité, mais il sait aussi s'effacer devant son sujet.

Deux mots seulement le désignent, dans les deux dernières phrases :

« *Quelques uns me remercient du regard [...] Pour une fois qu'un pékin passe !...* »

L'intervention incessante du narrateur, dont nous avons signalé le mode de vision omniscient, n'est pas le privilège que s'accorde un romancier ; c'est, bien sûr, le résultat d'une enquête, de multiples entretiens dont il nous donne les résultats en nous en épargnant le détail.

Exemplaire, le reportage d'Albert Londres l'est non seulement par sa technique, mais par son objectif humanitaire, et par son efficacité qui est attestée par le retentissement qu'il eut en son temps, et son résultat : l'abolition du bagne.

Approches externes : quelques pistes

La vie d'Albert Londres

Sa vie

Albert Londres (1884-1932) : reporter français.

Jusqu'à la Première guerre mondiale, Albert Londres, qui se croit une vocation de poète, ne demande au journalisme que d'assurer son existence, et se contente d'écrire des chroniques* parlementaires.

Après la guerre, où il a côtoyé les pires souffrances, il se passionne pour de grandes causes humanitaires, et entreprend une carrière de grand reporter international dans des journaux du temps : *l'Excelsior*, *Le Petit Parisien*, *Le Journal*...

Albert Londres se faisait une haute idée de son métier :

« *Notre métier n'est pas de faire plaisir non plus de faire du tort, il est de porter la plume dans la plaie.* »

En 1932, Albert Londres trouve la mort dans l'océan Indien, au cours de l'incendie du paquebot *Georges Philippart*.

Le Prix Albert Londres est décerné, en France, aux meilleurs reporters.

Les journaux qui ont publié Albert Londres

– *Le Petit Parisien* : fondé en 1876, c'était un journal à grand tirage, qui atteignit deux millions d'exemplaires en 1919.

Sous Vichy, il entra dans la politique de collaboration, et une équipe issue de la Résistance le reprit en 1945, sous le titre : *Le Parisien libéré*, aujourd'hui *Le Parisien*.

– *Le Journal* : fondé en 1892, d'orientation plus littéraire, il dépassait le million d'exemplaires en 1914. Il ne tirait plus qu'à 400.000 exemplaires en 1939. Passé en «zone libre» sous Vichy, il disparaît en 1944.

– *Excelsior* : fondé en 1910; ce fut, suivant le modèle américain, un grand quotidien illustré. Mais il ne réussit pas à toucher la clientèle populaire.

Principaux reportages

– *Au Bagne* (1923)

– *Dante n'avait rien vu* (1924, sur les compagnies disciplinaires)

– *Chez les Fous* (1924, où il dénonce les conditions de l'enfermement psychiatrique à cette époque)

– *Mourir pour Shanghaï* et *La Chine en folie* (1925, sur la guerre civile)

– *L'Homme qui s'évada* (1927, suite de l'histoire du forçat Dieudonné*, présenté dans *Au Bagne*)

– *Le Chemin de Buenos Aires* (1927, sur la traite des Blanches)

– *Quatre mois parmi nos noirs d'Afrique* (1928, publié sous forme de livre, en 1929, sous le titre *Terre d'ébène*, sur l'exploitation coloniale, qu'il assimile à une nouvelle traite des Noirs)

– *Le Juif errant* est arrivé* (1930, reportage sur la colonisation de la Palestine par les immigrés sionistes d'Europe centrale)

– *Les Pécheurs de perles* (1931, sur le coût humain du luxe)

Les circonstances

Floris Albert Londres, fille du reporter, écrivait dans sa *Préface à l'édition de 1948* :

« *La Paix revenue, quand il reprend son métier de reporter, ce sera tout naturellement vers les bannis qu'il se penchera d'abord. Il cherche, fiévreusement, un journal qui consente à le charger d'une enquête sur le bagne. Il trouvera enfin, en 1923, Élie Joseph Bois du Petit Parisien, qui lui dit "Allez" ».*

Arrivé à Cayenne*, Albert Londres prend immédiatement contact avec l'univers pénitentiaire et l'administration, qui lui donne toutes facilités pour mener son enquête.

Il rencontre des bagnards et des relégués, visite les camps proches de Cayenne, et s'embarque pour Saint-Laurent-du-Maroni*, « La capitale du crime ». De là, il entreprend la visite des camps avoisinants : le camp Charvein est le premier.

Annexe 1 : La version du *Petit parisien* du 26 août 1923

Le titre ci-dessous figure page 1 :

NOTRE ENQUÊTE AU BAGNE

CHEZ LES FORÇATS QUI SONT NUS

En page 2, on lit :

Le camp Charvein

Ben Gadour, ayant poussé pendant vingt-deux kilomètres. s'arrêta et dit :

– Tiens voilà la capitale du crime. C'était le camp Charvein.

Il fallait un chef à cette capitale. On en trouva un. Seul dans son carbet de célibataire, ce chef a pour horizon la brousse et pour genre humain les plus beaux produits de la crapule du bagne. Son règne est net, son esprit droit, sa main ferme. Il s'appelle Sorriaux.

Pas d'instruments de torture. Cela n'existe plus au bagne. Ici, pourtant, fonctionna le dernier : un manège où, sous le soleil, les hommes tournaient, tournaient.

C'est le camp des Incos.

L'homme de Charvein n'est plus un transporté, mais un disciplinaire. Tous les indomptables du bagne sont passés et passeront par là⁵. Ils ont les cheveux coupés en escalier et sont complètement nus. C'est le pays surprenant des blancs sans vêtements. Ironique paradis terrestre, vos frères de peau viennent à vous, sur la route, comme Adam.

Ils partaient au travail, en rang, telle une compagnie, un Annamite, un nègre, quatre Arabes, tout le reste de France.

La pioche sur l'épaule ils passaient, rien qu'en chair et en os, sous le lourd soleil.

Un surveillant, revolver à droite, carabine à gauche, suivait d'un pas solide.

Ils allaient tout près, à cet abatis, dans la brousse. Dès qu'ils eurent quitté la route, ils s'enfoncèrent dans des terres noyées. Une glaise restait à leurs pieds comme d'épaisses savates.

Le silence était dans les rangs.

– Halte ! cria le surveillant.

L'arrêt fut immédiat.

Sortant de la vase, le surveillant se percha sur deux troncs couchés et prit sa carabine en mains.

Sur place, à l'endroit où le cri de halte ! les avait cloués, les hommes nus, à coups de pioche, attaquèrent le bois.

S'ils s'écartent à plus de dix mètres de leur travail, ils savent ce qui les attend : le surveillant épaule et tire.

Ils n'en sont pas à un coup de fusil près. Le surveillant est bon chasseur d'hommes, mais chaque semaine un Inco joue sa chance. Si la balle est bonne, il reste sur le tas, sinon la brousse le prend. Il ira partager la nourriture des singes rouges.

Les moustiques se gorgent sur les corps.

Les éclats de bois se collent sur les peaux en sueur.

On dirait une tribu bâtarde de peaux-rouges.

Aujourd'hui on leur fait grâce d'une heure de ce travail.

Quelques-uns m'en remercient du regard.

Pour une fois qu'un pékin passe.

Albert LONDRES.

⁵ Nous avons souligné les quatre mots ou expressions qui ont été corrigés dans le livre publié l'année suivante.

Annexe 2 : Histoire du bagne

Naissance du bagne

Le Moyen Âge a connu les travaux forcés*, qui s'effectuaient dans les arsenaux et les ports.

Dès la fin du XV^e siècle, on commence à affecter certains condamnés aux galères*, les travailleurs volontaires faisant défaut.

En 1560 est créée la chiourme : désormais, les condamnés aux travaux forcés sont affectés aux galères.

La chiourme

La chiourme : À l'apogée du système, Louis XIV disposait de nombreuses galères, basées à Bordeaux, Rochefort, Brest, SaintMalo, Dunkerque et surtout à Marseille, où 10.000 forçats s'entassaient dans 40 galères, condamnés à des peines allant de quelques années à la perpétuité, pour des crimes divers : meurtres et viols, mais aussi fabrication de fausse monnaie, vol (50%), vagabondage, désertion, «mauvaises mœurs» ; y figurent aussi des libertins, des paysans révoltés contre le fisc, des braconniers et, depuis la révocation de l'Édit de Nantes, des protestants.

Retour à terre

Au XVIII^e siècle, avec le progrès des techniques nautiques, les galères deviennent inefficaces : on n'en compte plus que 15 en 1730 à Marseille, et elles sont supprimées en 1748 ; une ordonnance du 27 septembre avait préparé cette abolition, en prévoyant des peines de remplacement : enfermement «à terre, dans les bagnes, salles de force ou autres lieux» ; emploi aux «travaux de fatigue des arsenaux» : curer les bassins, transporter les matériaux, construire bâtiments et remparts, mâter et démâter les navires, etc.

En même temps, la moitié du bagne de Marseille se déplace à Toulon (qui comptera 4.000 condamnés en 1830), l'autre sur Brest ; Rochefort, Lorient, Le Havre et Cherbourg auront aussi leur bagne.

La déportation des bagnards

Les causes

La peur de la contagion criminelle, la volonté d'aggraver les peines à une époque où la condition du prolétariat est particulièrement misérable et pousse à la délinquance, conduisent à rechercher l'éloignement des condamnés, en France comme en Angleterre, où l'Australie est choisie comme lieu d'implantation des colonies pénitentiaires.

En 1846, le baron Portal*, ministre de la Marine (dont dépendaient les bagnes), écrit dans un rapport :
« Les forçats atteignent aujourd'hui jusqu'au nombre de onze mille. C'est une charge affreuse pour la Marine [...] Une commission a été nommée pour examiner s'il n'y aurait pas moyen de les employer à l'intérieur ou de les déporter [...] Quoi qu'il en soit de ces projets, j'ai fait examiner la situation de ces misérables et il a paru en la comparant avec celle de ces ouvriers qu'on leur fait avoir une condition trop douce. »

La déportation en Guyane

En 1852, LouisNapoléon choisit la Guyane comme lieu de déportation et le bagne de Rochefort est fermé ; en 1858, ce sera le tour de celui de Brest et, en 1873, du bagne de Toulon.

En 1864, devant l'échec de la colonisation de la Guyane et les rapports faisant état d'une mortalité effrayante (24% en 1856) parmi les condamnés, c'est au tour de la NouvelleCalédonie de recevoir les déportés, alors que l'Angleterre supprime la déportation en Australie dès 1868.

La déportation en NouvelleCalédonie

Le transfert du bagne en NouvelleCalédonie, dans l'océan Pacifique a, comme l'institution par l'Angleterre de colonies pénitentiaires dans l'Australie voisine, une signification hautement symbolique : il s'agit, dans l'esprit du temps, de « purger » le corps social de ses éléments les plus « dangereux » en les envoyant aux antipodes. C'est aussi l'une des fonctions des guerres coloniales. La NouvelleCalédonie recevra des condamnés de droit-commun, mais aussi des prisonniers politiques :

- Kabyles* soulevés contre le colonisateur en 1871 ;
- Communards* (loi du 13 mars 1872), amnistiés en 1880 ;
- Canaques* insurgés en 1878.

En 1898, près de 13.000 habitants sont originaires du bagne, sur une population d'environ 52.000 âmes (dont 50% de Blancs). Le bagne néocalédonien, qui ne fait plus peur (le climat y est réputé excellent), est fermé, et les forçats reprennent le chemin de Cayenne.

Abolition du bagne

Elle est due, pour une bonne part, aux campagnes de presse insistantes d'Albert Londres. Mise à l'étude par les députés du Front populaire, l'abolition du bagne est décrétée en 1938, et les peines commuées en travaux forcés*.

Les forçats qui y finissent leur peine connaîtront une terrible aggravation de leur condition sous Vichy. Enfin de 1946 à 1953, les derniers forçats sont rapatriés.

Bibliographie

Nous devons beaucoup, sur ce sujet, à deux ouvrages :

– *Le Dernier exil – Histoire des bagnes et des forçats*, 1989, dans l'excellente collection illustrée Découverte Gallimard (Michel Pierre)

– *Mémoires d'un galérien du Roi Soleil*, 1757, de Jean Marteilhe, dont l'auteur, protestant persécuté par Louis XIV, connut les galères de 1700 à 1713. Réédité par André Zysberg, au Mercure de France, collection Le Temps retrouvé, 1989.

Annexe 3 : La Guyane

Géographie

Située entre l'embouchure du Maroni, fleuve qui la sépare à l'ouest du Surinam (ex Guyane néerlandaise), et celle de l'Oyapock à l'est, qui marque la frontière du Brésil, c'est une péninsule située au Nord-Est de l'Amérique du Sud, dont la façade atlantique (au nord), est marécageuse, avec en arrière quelques savanes*, et qui s'élève faiblement vers l'intérieur, pour culminer à 700 ou 800 mètres.

Le climat équatorial et la forêt ont opposé à la colonisation par les Français un obstacle moins efficace que le peuplement insuffisant.

Superficie : 94.000 km².

Population actuelle : 34000 habitants, dont 600 à 700 Indiens, et les descendants des colons, des esclaves et des bagnards.

Agriculture et pêche ne suffisent pas aux besoins, la forêt est mal exploitée, ainsi que les réserves de bauxite. 700 kilos d'or environ sont extraits chaque année. La base spatiale européenne de Kourou (fusée Ariane) est une enclave de haute technologie, sans rapport avec le milieu ambiant.

On peut comparer ces données aux indications fournies (en 1923) par Albert Londres :

« En Guyane, il pleut sept mois de rang, les cinq autres mois, il convient de sortir avec son parapluie. Lorsque, quittant la route, vous tâtez l'herbe du pied, vous trouvez le marécage.

[...] terres noyées [...]

La Guyane est un pays inhabité. Son territoire fait le tiers de la France, mais elle n'a que vingt-cinq mille habitants – encore quand on compte avec amitié. Le Guyanais qui va se promener prend son fusil comme nous notre parapluie. C'est l'habitude. En dehors de ceux qui font de la politique, ce qui nourrit, les autres sont des coureurs des bois, balatistes (qui saignent le balata), chercheurs d'or. C'est vous dire qu'il y a peu de villages. »*

La Route coloniale n° Zéro, Le Petit Parisien, 16 août 1923

Histoire

XVI^e siècle : Espagnols, Français et Anglais explorent les côtes de la Guyane, à la recherche du pays mythique d'Eldorado*.

1637 : fondation de Cayenne par les Français, qui resteront maîtres de sa région après quelques conflits avec les Hollandais de la «Guyane hollandaise», et les Anglais qui coloniseront la «Guyane anglaise».

1664 : la Compagnie de la France équinoxiale, qui sera progressivement absorbée par la Compagnie des Indes occidentales, tente de coloniser la Guyane : quelques dizaines de colons seulement s'y installent, avec quelques milliers d'esclaves noirs.

1762 : nouvelle tentative de peuplement; 11.000 paysans d'Europe centrale et de France sont amenés à Kourou, sur la côte, près de Cayenne, mais il en meurt bientôt 7.000, victimes du climat.

1794-1805 : la Guyane devient la «guillotine sèche» de la Révolution finissante, du Consulat et de l'Empire, qui y envoient les déportés politiques.

1848-1849 : abolition de l'esclavage; 12.000 esclaves sont libérés, c'est la ruine des plantations.

1852-1945 : le bagne

1946 : la Guyane devient département d'outre-mer (D.O.M.).

1954 : une nouvelle Constitution fait du Surinam (Guyane hollandaise) un pays pratiquement indépendant.

1960 : création d'un mouvement autonomiste.

1961 : la Guyane britannique reçoit son autonomie.

1968 : création d'une base de lancement de fusées à Kourou.

Travaux proposés

Travaux écrits

1. À partir des documents que l'hypertexte met à votre disposition, vous essaierez de faire le portrait d'Albert Londres.
2. La technique du reportage dépend de l'auteur et évolue avec le temps. Vous choisirez un reportage plus récent et le comparerez à celui d'Albert Londres.

Groupements de textes

Violence et société

- Ballade des pendus (Villon)
- Le supplice de la Brinvilliers (Mme de Sévigné).
- La Roue (Muyart de Vouglans)
- Le Père Roque (Flaubert)
- La mort de Gavroche (Hugo)
- Le Camp Charvein (Londres)

Axes de lecture

Le style du «thriller» littéraire : étude et comparaison des champs lexicaux.
Comment la société répond à la violence (et l'engendre ?)

Notes

Argot : L'argot est d'abord la langue des voleurs et des bagnards. Dès 1845, l'argot des bagnards comporte des mots comme : Buter (tuer) Cavale (évasion) Entraver (comprendre) Frusques (habits) Frangine (soeur) Faire la manche (mendier) Lourde (porte) Larbin (domestique) Rupin (élégant) qui demeurent plus ou moins vivants en ce début de siècle.

Balata : le balata est un arbre tropical exploité pour sa gomme, utilisée pour les semelles de chaussures et dans l'industrie.

Baldwin : c'est le premier ministre britannique de l'époque.

Baliveau : « *longue perche utilisée comme support vertical dans les échafaudages.* » (Dictionnaire Larousse)

Belle : « La Belle », dans l'argot des bagnards, c'est l'évasion, souvent tentée, durement réprimée, parfois réussie : de 1922 à 1936, 1310 condamnés réussissent à s'évader sans être repris.

Mais les évasions se font surtout par mer, en pirogue, vers les Guyanes voisines et le Venezuela ou le Brésil, et peu après l'arrivée en Guyane. Dans un camp disciplinaire, les fugitifs n'ont pratiquement aucune chance : Albert Londres rencontra en forêt des forçats évadés, malades, affamés et perdus, qui préférèrent retourner au bagne.

Birkenhead (1872-1930) : cet homme d'État anglais avait accepté en 1921 l'indépendance de l'Irlande. Il sera secrétaire pour l'Inde en 1924, dans le second gouvernement Baldwin.

Bonnot : La révolte de l'anarchiste Jules-Joseph Bonnot (1876-1912) tourna lamentablement à la grande délinquance, comme l'explique Albert Londres. Après avoir tenu la police en échec pendant des mois, Bonnot fut abattu à Choisy-le-Roy, après un véritable siège par la police et l'armée, et le reste de sa bande fut réduit l'année suivante. Claude Chabrol a consacré un excellent film à l'équipée de « la bande à Bonnot ».

Cahute : abri misérable (mot formé à partir de cabane et de hutte)

Canaques : Le mot Canaque signifie « homme ». C'est le nom qui a été donné par les colons aux habitants qu'ils ont trouvés à leur arrivée en Nouvelle-Calédonie.

Les Néo-Calédoniens pratiquaient une agriculture élaborée. Leur société était régie par des lois complexes. Ils avaient développé des formes artistiques raffinées.

L'installation du bagne s'est faite à leurs dépens, comme la colonisation. Certains constituèrent une police supplétive chargée de traquer les bagnards évadés, beaucoup ont connu le bagne après l'échec de leur révolte en 1878.

Cayenne : Cayenne, capitale de la Guyane française, et construite sur une île, était, dans la langue populaire, synonyme de bagne. En réalité les bagnards étaient, pour la plupart, débarqués à Saint-Laurent-du-Maroni*, et répartis dans divers camps, loin de Cayenne où l'on rencontrait surtout des « garçons de famille »* et des relégués.

Chronique : article de journal portant sur les faits du jour. Exemples : la chronique sportive, la chronique économique.

Communards : Après la levée du siège de Paris par les Prussiens en 1871, les Parisiens n'acceptèrent pas la défaite. Ils se soulevèrent le 18 mars 1871 contre le gouvernement conservateur de Thiers, qui avait accepté l'armistice, et qui se réfugia à Versailles, avec l'Assemblée nationale. Les insurgés proclamèrent le gouvernement de La Commune.

Les Versaillais commencèrent alors un second siège de Paris sous les yeux des Prussiens. La guerre civile fut atroce, de part et d'autre. Le 28 mai, fin de la « semaine sanglante », qui fit environ 30.000 victimes parmi les Communards, Thiers et son gouvernement avaient triomphé.

La répression menée par les conseils de guerre fut sévère. Le 13 mars 1872, une loi autorisait la déportation en Nouvelle-Calédonie des Communards : 4.243 d'entre eux, de mai 1872 à octobre 1878, furent ainsi déportés. Beaucoup devaient mourir au bagne.

Derby : course de chevaux qui a lieu à Epsom, en Angleterre, pour la sélection des chevaux de trois ans.

Dieudonné : Le 18 août 1923 parut, dans *Le petit Parisien*, un article d'Albert Londres intitulé :
« UNE VISITE AUX CACHOTS DE L'ÎLE SAINT-JOSEPH.

UNE ENTREVUE AVEC DIEUDONNÉ, DE LA BANDE À BONNOT.* »

Dieudonné sera le héros de *L'Homme qui s'évada*, un reportage de 20 articles publiés du 6 au 26 novembre 1923 et suivis en 1927 de 4 articles sur son évasion et son retour en France :

« Dieudonné ?

Camille Eugène Marie Dieudonné. Il a vingt-six ans, quand éclate l'affaire Bonnot. De son métier, il est ouvrier ébéniste ; d'idées, anarchiste, illégaliste, ainsi que l'on disait à l'époque.

Il a nourri son jeune âge de la littérature [...]

La journée finie, il court les réunions que lui recommandent les professeurs plus haut cités. L'innocent ! Il ferait mieux d'aller sur le zinc ! Là, il rencontre tous les ennemis de la société. Il en connaît même qui s'appellent : Garnier, Bonnot, Callemin, dit Raymond la Science.

Justement, à cette date, Garnier, Bonnot, Callemin montent dans des automobiles. Ils ont un revolver au poing et tirent sur des employés de banque, ils "descendent" des agents de police, assassinent des chefs adjoints de la Sûreté. Ils en font bien d'autres !

Mauvaises fréquentations pour un ébéniste !

Il eût fallu se saisir de gens qui, croyant faire les apôtres, ne faisaient que des bandits. La police n'y parvenait pas. Elle se rabattit sur le voisin, non le voisin d'habitation, mais le voisin de doctrine. Ainsi fut arrêté Dieudonné. »

Condamné à mort sur le témoignage d'un garçon de recettes qui avait cru déjà, à tort, reconnaître dans deux autres hommes son agresseur, Dieudonné vit sa peine commuée, par le Président de la République, en travaux forcés* à perpétuité.

C'est à la campagne de presse d'Albert Londres que Dieudonné a dû sa grâce et son retour en France, où il retrouva sa compagne et son fils, et reprit son métier, rue du Faubourg Saint-Antoine, après quinze ans de bagne et trois évasions.

Eldorado : ce mot (de l'espagnol *El Dorado*, le Doré) a d'abord désigné un roi légendaire, qui se faisait saupoudrer d'or chaque matin. Les conquérants européens ont cherché passionnément ses États dans tout le continent sudaméricain.

Galère : La galère est un navire de guerre, utilisé principalement en Méditerranée, de l'Antiquité au XVIII^e siècle. Les trières grecques, vaisseaux à trois rangs de rames superposés, atteignirent 40 mètres de long, et portaient un équipage de 200 hommes. Les trirèmes latines furent aussi de taille assez médiocre ; un navire de 500 tonneaux (moins de 1500 mètres cubes) était considéré comme énorme au premier siècle de notre ère.

Au Moyen Âge, le système des rangs de rames superposés fut abandonné. Au XVII^e siècle, les galères, équipées de deux mâts qui pouvaient porter des voiles « latines » (triangulaires), comptaient 26 à 32 rangs de 5 à 7 rameurs, à babord et à tribord.

Les rames mesuraient 12 à 14,5 mètres et pesaient environ 130 kilos. Les galériens les tenaient à l'aide de poignées de bois, les manilles ; ce mot désigne plus tard, à Cayenne, les fers des forçats.

Richement ornée, « *La galère est un char de triomphe. Il n'y avait rien qui sente tant son souverain que ces bâtiments, la poupe un peu relevée, et sous vos pieds trois cents esclaves enchaînés* » (Nicolas Arnoul, intendant des Galères de France, 1669, cité par l'éditeur des *Mémoires d'un galérien du Roi-Soleil*), c'est un enfer de 50 mètres de long, 12 de large, et sur un seul niveau où, pendant deux à trois mois de traversée, s'entassaient 500 hommes, équipage compris.

Garçons de famille : « *Le garçon de famille est le bagnard élevé à la dignité de domestique. En Guyane, on compte autant de garçons de famille que de moustiques. Il y a vingt fois plus de garçons de famille que de familles. C'est d'ailleurs pour cela que Painpain, illustre chercheur d'or du Haut-Maroni, affirme et affirmera jusqu'à sa mort que le bagne n'est pas une administration pénitentiaire, mais une école hôtelière.* »

Albert Londres (*À Cayenne, premiers étonnements, Le Petit Parisien*, 9 août 1923)

Jangada : La jangada est un immense radeau qui doit permettre à toute une famille de colons, à ses esclaves et à ses serviteurs, de descendre le cours de l'Amazone :

« *Mais pour loger tout ce personnel, il fallait un certain nombre d'habitations, qui allaient donner à la jangada l'aspect d'un petit village en dérive. [...]*

Aux Indiens, Joal Garram avait réservé de véritables carbets sortes de cabutes* sans parois, dont le toit était supporté par de légers baliveaux*. L'air circulait librement à travers ces constructions ouvertes et balançait les hamacs suspendus à l'intérieur. Là, ces indigènes, parmi lesquels on comptait trois ou quatre familles au complet avec femmes et enfants, seraient logés comme ils le sont à terre. » (Jules Verne*, La Jangada)*

Jessica Harrington : un sous-titre précise la carrière de cette Anglaise : « Mannequin, danseuse, femme du monde, telle fut celle qui, après plusieurs mariages, entra dans la famille royale égyptienne, et vint de mourir accidentellement à Alexandrie ».

Juif errant : selon une vieille légende chrétienne, le juif Ahasvérus, ayant injurié Jésus quand il portait sa croix, est condamné à errer jusqu'à la fin du monde. L'histoire d'Ahasvérus a inspiré de nombreux écrivains, en particulier Eugène Sue et Guillaume Apollinaire.

Kabyle : cette population d'Algérie, difficilement soumise en 1851, se révolta en 1871, et prit une part importante dans la guerre de l'indépendance, à partir de 1955.

Papyrus : ce cheval était « le gagnant du dernier derby* »

Portal : Pierre Barthélémy, baron Portal (1765-1845), maire de Bordeaux, directeur des colonies (1815-1818), ce fut un grand ministre de la Marine et des Colonies (1818-1821).

Protocole : ensemble des règles qui président aux cérémonies officielles. Le directeur du protocole est à l'Élysée une sorte de maître de cérémonies.

Rails Decauville : Paul Decauville (1846-1922) est un industriel français qui a donné son nom aux petits chemins de fer à voie étroite (40 à 60 cm d'écartement), qu'il construisit pour les exploitations agricoles et forestières, et pour les entreprises de travaux publics : ils avaient l'avantage de pouvoir être montés et démontés rapidement, avec un minimum d'aménagement du terrain.

Saint-Laurent-du-Maroni : Inaugurée le 21 février 1858 par le gouverneur de Guyane, l'amiral Auguste Laurent Blandin - qui lui donna son prénom, c'était la véritable capitale du bagne :

« "Quand vous arriverez à Saint-Laurent, vous serez effrayé", m'avait-on dit. Je ne fus pas du tout effrayé (en arrivant).

C'est très gentil, Saint-Laurent. Regardez ces rues ! Ratisées, peignées, pomponnées. Et ces maisons ! Mais c'est tout neuf ! On se sent ravigoté. On refuse net la voiture de la "Tentiaire" qui vous attend et l'on part à pied, fier d'être piéton et même Français. Voilà l'hôtel de ville ! Mais c'est un bel hôtel de ville ! Et le palais de justice, donc ! Il n'est pas terminé. Je dois même dire que, depuis cinq ans, il est en cet état, et qu'il s'abîme avant l'achèvement. On manque de bois. Il n'y a pas d'air, j'étouffe ; les forêts m'entourent, mais on manque de bois ! C'est tout de même un beau palais de justice.*

Saint-Laurent-du-Maroni est le royaume de l'administration pénitentiaire. C'est une royauté absolue, sans Sénat, sans Chambre, sans même un petit bout de conseil municipal. C'est la capitale du crime. »

Albert Londres (*La Capitale du crime, Le Petit Parisien* - 23 Août 1923)

Saint-Laurent et son gril : On sait que Saint-Laurent, condamné pour avoir refusé de remettre aux autorités romaines les richesses de l'Église, fut étendu sur un gril. Son supplice a souvent inspiré les peintres.

Ce qui nous vaut ce mot d'Albert Londres :

« ... nous vîmes sur la droite une poignée de maisons très blanches : Albina, village hollandais, et sur la gauche Saint-Laurent, ville française. C'était tout de suite plus sombre. Là aussi est un gril. »

Albert Londres (*La capitale du crime : Saint-Laurent - Le Petit Parisien* - 23 août 1923)

Savane : Étendue couverte de hautes herbes, et plantée de quelques arbres, en région tropicale.

Stère : « dans tous les camps, l'homme travaille de cinq heures à midi. Pendant ces sept heures, il doit "faire le stère". Après il rentre à sa case, mange, dort, est libre jusqu'au lendemain cinq heures »

(Albert Londres, *Chez les forçats qui sont nus*)

Tentiaire : La « tentiaire » est, dans l'argot des forçats, la toute-puissante administration pénitentiaire.

Travaux forcés : Cette peine, instituée en France en 1810, était effectuée au bagne, puis, à partir de 1942, dans des maisons de force, devenues en 1954 maisons centrales.

Depuis 1960 les travaux forcés, interdits par la Convention européenne des Droits de l'homme, sont remplacés par des peines plus ou moins longues de réclusion.

Verne : Jules Verne (1828-1905), écrivain qui a fait rêver des générations d'adolescents et dont les œuvres ont été portées maintes fois à l'écran est aujourd'hui peu apprécié des jeunes.

Ses « *Voyages extraordinaires* » ont en effet perdu beaucoup de leur charme, sur une planète désormais entièrement explorée et profondément modifiée, et la science a, depuis longtemps, réalisé ses anticipations les plus audacieuses.

Il garde cependant beaucoup d'intérêt pour les amateurs de lecture au second degré, qui y trouveront la bonne conscience d'une Europe en pleine expansion, fière de mener sur d'autres continents ses « guerres civilisatrices », le bonheur d'une foi naïve dans les bienfaits infinis de la Science, et l'exotisme d'un monde aux horizons pleins de mystère, et aux promesses illimitées.

Wilson : Thomas Woodrow Wilson (1856-1924), président des États-Unis, de 1912 à 1920. Il s'opposa, après la Première guerre mondiale, à ses alliés Anglais et Français, qui voulaient faire chèrement payer à l'Allemagne sa défaite.

Le stère est une unité de mesure équivalant à 1 mètre cube de bois.

Problèmes de méthode

Importance du support

Le reportage est un genre relativement récent et nettement daté : emprunté en 1829 à l'anglais par Stendhal, le mot *reporter*, du vieux mot français *reporteur*, est un journaliste chargé de couvrir un événement. Le mot *reportage* n'apparaît qu'en 1865 dans notre langue, alors que les premiers reportages ont été faits aux États-Unis pendant la guerre de Sécession (1861-1865). Le photojournalisme apparaît en Europe, pendant la guerre de Crimée (1853-1856) et la campagne d'Italie (1858-1860), des photographes suivent les armées dans des laboratoires-fourgons pour transmettre leurs clichés aux journaux.

Bien entendu, on peut trouver des ancêtres au reportage écrit, qui nous intéresse ici (nouvelles rapportées par les premières gazettes, certaines lettres comme celles de Mme de Sévigné destinées à un public qui dépasse le destinataire officiel et, pourquoi pas, témoignages des mémorialistes... Toutefois, ce qui distingue le reportage est son support – le journal, qui a ses propres codes et donne mission à un journaliste qu'il rétribue d'écrire ce compte rendu – et le public très large auquel il est destiné.

Importance des fonctions référentielle et injonctive

Le reporter « reporte », c'est-à-dire rapporte une situation ou un événement qu'il est allé observer sur place à l'intention de son public. C'est dire que ses textes font d'abord référence à une réalité trop lointaine pour que son public puisse la connaître par d'autres voies. Mais il est également mû par le désir de l'influencer, en fonction des options de son journal ou de ses propres convictions : dans une guerre, il faut apporter de l'aide à tel camp, à l'occasion d'une famine, d'une épidémie ou d'une catastrophe naturelle il faut alerter le public et l'apitoyer pour qu'il vole au secours des populations plongées dans le malheur, etc. Ce sont des préoccupations que l'explication doit rendre accessibles au lecteur contemporain quand les faits sont anciens, de même qu'elle doit rendre compte du retentissement du reportage.

Dans ce cas précis, importance de la fonction expressive

Ce qui précède est valable pour tout reportage, ce qui justifie la place que nous avons proposée pour ce type de texte dans le schéma de notre typologie (page 12). Toutefois, le reportage d'Albert Londres sur le bagne de Guyane n'a pas été commandé par *Le Petit Parisien*, dont le but affiché est de vendre le plus possible, ce qui explique la belle part qu'il réserve aux reportages. Or ce reporter se fait une toute autre idée de sa tâche :

« *Notre métier n'est pas de faire plaisir non plus de faire du tort, il est de porter la plume dans la plaie.* »

il combat l'injustice, et c'est lui qui, ayant proposé son sujet à différents journaux, et l'ayant fait accepter par un journal à grand tirage, est à l'origine de la commande. Et dans chaque ligne qu'il écrit passe le frémissement de son indignation. C'est pourquoi, dans le recensement des textes proposés en dernière page de notre *Esquisse d'une typologie*, le seul reportage traité figure à gauche du schéma, et non à droite.

Rappelons pour terminer que les genres littéraires sont des agrégats plus ou moins arbitraires de textes hétérogènes, et que nous n'y avons recours dans ce schéma qu'à titre indicatif.